

« Je m'ennuie, je n'ai que de noires pensées. Assieds-toi plus près de moi, et, avec tes paroles, tâche de dissiper mes peines. Raconte-moi, par exemple, une histoire d'autrefois; en me souvenant de cette époque d'or, je m'endormirai sous le murmure de ton récit. » Sokol se plaça alors sur un banc près du lit de son maître et commença l'histoire suivante :

« Jadis vivait, à vingt-neuf royaumes de chez nous, dans le trentième, un grand et sage czar. Jamais on ne vit un palais plus riche que le sien, et sa vie s'écoula dans un bonheur complet, jusqu'au temps où grandit sa fille. Ce czar était faible et vieux, et une fille... est toujours difficile à garder... Aussi, comme son plus précieux diamant, il cachait son enfant aux regards indiscrets. Seuls, la nuit et le jour voyaient la carzine, et la brise seule pouvait caresser la belle enfant. Le czar lui faisait d'habitude trois visites dans la journée; mais, par une sombre nuit, une nuit d'orage, il eut l'idée d'aller voir comment dormait sa fille... Il prit sa clef d'argent, il ôta ses bottes et monta doucement dans la tour qu'habitait la belle carzine. Il entre, tout est calme dans la cellule, sa fille dort d'un doux sommeil; mais elle n'est pas seule... Reposant sa tête sur le sein de la belle enfant, dort avec elle l'écuyer de son père... Et le czar, hors de lui, ordonna immédiatement de les mettre tous les deux dans un tonneau goudronné et de les jeter à la mer... »

Le fidèle esclave s'arrêta, un sourire railleur éclaira son visage; mais un moment après il leva ses yeux vers le ciel et soupira profondément : « Retire-toi, Sokol, dit le boyard en le congédiant d'une main tremblante; une autre fois tu me conteras la fin de l'histoire du père outragé. »

Des pensées sinistres traversèrent l'esprit du vieillard. Il présentait un malheur. Le vieux boyard avait beaucoup vécu, il connaissait le monde et les hommes : le mal ne pouvait plus l'étonner. Rassemblant alors le peu de force qui lui restait, il prit une lumière, et, tout tremblant de la sombre émotion qui remplissait son cœur, il se dirigea vers la chambre de sa fille. L'escalier tournant criait sous ses pas. Devant la porte il trouve la vieille nourrice, assise sur un banc et dormant d'un lourd sommeil. Le bruit des pas la réveille pour un moment; mais ayant fait le signe de la croix, elle se rendormit aussitôt, hochant la tête et murmurant des mots intelligibles. Le vieillard s'approche de la porte, et, appliquant son oreille à la serrure, l'écoute.

« Non ! ma fille est innocente ! Et toi, Sokol, esclave, serpent, tes odieuses insinuations recevront un châtiement terrible ! »

Mais soudain, ô désespoir ! ô honte ! le vieillard entend le murmure de deux voix.

« Oh ! attends, Arsène, disait l'une. Hier, tu ne me pressais pas ainsi. Un moment avec moi, et puis un jour entier sans moi ! — Ne pleure pas... Le moment est proche où, loin d'ici, dans un pays étranger, tu entoureras de tes bras un homme qui ne sera plus esclave. Depuis qu'un moine m'amena ici encore enfant et que ton père m'acheta, je ne pensai plus qu'à m'enfuir; mais, fasciné, enchaîné à ma prison par tes yeux d'ange, j'ai juré de ne jamais quitter ce château sans toi. Bientôt je trouvais dans les sombres forêts des amis dévoués qui ne craignent pas vos lois; pour eux, la guerre, c'est le paradis; la paix, l'enfer. Je leur ai vendu mon âme, mais tu es à moi, et je suis riche ! »

Les voix cessèrent, et on entendit le son de deux baisers... Orcha poussa la porte, et, hors de lui, muet, effrayant, se dressa devant les amants. Le boyard regarda sa fille, leurs yeux se rencontrèrent, et un cri terrible interrompit le silence du château; la jeune fille tomba sur le tapis comme un cadavre inanimé. Bientôt accoururent des hordes d'esclaves obéissant à l'appel de leur maître. Le jeune homme se laissa garrotter sans résistance, et pendant que la corde se glissait autour de ses membres comme un serpent, il restait calme, muet, mais l'âme brisée de désespoir et de honte. Quand tout le monde, emmenant le prisonnier, quitta la chambre, Orcha regarda encore une fois sa fille étendue à terre sans connaissance, puis, sortant, tira à lui l'énorme porte de fer, et, la fermant à double tour, il en ôta la clef, d'une main qui tremblait de colère et d'émotion; puis, s'approchant d'une fenêtre qui donnait sur le Dniéper, Orcha lança la clef, qui disparut dans la nuit et dans les flots écumeux du fleuve. Une heure s'était à peine écoulée que tout rentrait dans l'ordre. Chacun dormait dans le château. Seul, le maître, morne et pâle, restait assis, les yeux ouverts et immobiles...

Dans la cour d'un antique monastère se presse la suite du boyard Orcha; une foule immense encombre les abords de ce lieu saint et redouté, où recevait son juste châtiement tout crime commis dans la province. Dans ce temps-là, les religieux et leur recteur étaient investis du droit de juger et de condamner.

On entendit la messe; après quoi, tout le monde, le recteur, les moines avec des cierges allumés, et le vieux boyard, passa au réfectoire. Au milieu d'une vaste salle, basse et sombre, était dressée une grande table couverte de damas noir et entourée de sièges. Chacun alla occuper la place qui lui était destinée, et, après une courte prière, la lugubre séance fut ouverte. L'accusé Arsène parut, couvert d'un vêtement d'esclave et chargé de chaînes. Il était calme et froid,

Peut-être voulait-il railler ses juges et laisser déborder sa haine profonde pour tous ces grands de la terre qui avaient fait son malheur à lui, pauvre orphelin, volé et vendu à un boyard. Peut-être aussi, fatigué, dégoûté de l'existence, attendait-il son sort avec résignation. Un des religieux se leva, lut l'acte d'accusation, et finit en disant que les juges terrestres ne pouvaient pardonner le crime d'Arsène, mais qu'il y avait un autre juge plein de clémence qui pouvait encore lui accorder le pardon, s'il confessait humblement son crime.

« Arsène. Mon crime, tu le connais, mon père. Pour ce qui est enfermé dans mon âme, comment le faire comprendre ? Si tu pouvais plonger ton regard dans cette âme, tu lirais bien que je ne suis pas un criminel. Mon crime ? mais toi-même, toi, mon père, si tu l'avais connu, ce bel ange, tu oublierais tes serments... Tu achèterais son regard, ses caresses au prix de la mort et de la honte. »

ORCHA. Cesse de parler d'elle, et de me rappeler le souvenir d'un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein ! Je n'ai plus de fille ! Mais tu me payeras cher le mal que tu m'as fait; toi, chétif orphelin, vile trouvaille que j'ai nourrie de mon pain.

LE RECTEUR. Tu dois, malheureux, nous nommer avant tout les complices qui devaient t'aider dans tes infâmes projets d'enlèvement.

« Arsène. Les nommer !... Mon père, leurs noms mourront avec moi... Ce secret ne m'appartient pas, et, comme deux amis, nous descendrons ensemble dans la tombe... Torture-moi avec le fer et le feu, mais jamais vous n'entendrez une seule parole sortir de mes lèvres. Si ma langue devait me trahir, je jure que je l'arracherais moi-même de ma bouche. »

UN RELIGIEUX. Infortuné ! Rappelle-toi qu'il existe un paradis et un enfer, et pense à l'éternité dans l'un ou dans l'autre !

« Arsène. Mon paradis et mon enfer, c'est le souvenir de mon bonheur passé et de ma honte présente; à côté de ces deux choses, une existence entière n'est rien, et l'éternité elle-même n'est qu'un moment. »

LE RECTEUR. Arrête, blasphémateur ! prosterne-toi, prie, pleure pour que le Juge suprême te pardonne.

« Arsène. Dieu ! oh ! ne dis pas, mon père, que Dieu me condamne et me juge... Ce sont les hommes. C'est vous qui pensez, en répandant mon sang, vous rapprocher de Dieu; mais craignez que l'ombre d'une victime innocente ne s'oppose un jour à ce que les portes du paradis vous soient ouvertes ! »

Le recteur se leva alors de son siège, et tous, irrités de ces fiévreuses paroles, firent entendre le mot : *torture*... Mais Arsène, à ce mot, resta calme et impassible comme avant.

La matinée était belle et fraîche. Tous les religieux s'étaient rassemblés dans l'église pour entendre la messe, quand tout à coup un novice vint dire quelques mots à l'oreille du recteur. Celui-ci frissonna et fit appeler le géôlier, qui parut tremblant et protestant qu'il avait sur lui toutes ses clefs. Un grand désordre régna alors dans les murs du couvent... Enfin l'évadé ! tels étaient les mots qu'on entendait de tous côtés. Tous coururent à la prison. Arrivés dans le cachot d'Arsène, les religieux trouvèrent la grille limée; une corde pendait jusqu'à terre, où l'on apercevait la trace de plusieurs pas. On suivit cette trace, qui conduisit jusqu'au bord du Dniéper... Ce fut tout... Il s'était évadé ! mais qui l'a aidé ? Assurément ce n'est pas Dieu ! se disaient les religieux.

Par un hiver sombre et rigoureux qui suivit les événements que nous venons de raconter, le boyard reçut un jour l'ordre de rassembler ses esclaves et ses vassaux pour aller combattre les Lithuaniens, qui marchaient vers les frontières de la Moscovie. Orcha se mit aussitôt en route, à la tête d'une troupe bien armée.

Si le combat sanglant et acharné faiblissait sur un point, il se ranime sur un autre et continue avec toute sa fureur. Un jeune homme s'avance alors vers un endroit couvert de cadavres mutilés. Il était monté sur un beau coursier et vêtu de riches habits polonais. Il traversait le champ au pas et se baissait constamment vers les morts, comme s'il eût cherché quelqu'un. Enfin il arriva sous un grand chêne solitaire... « C'est ici qu'il doit être, se dit Arsène, car c'était lui. Je l'ai vu appuyé contre cet arbre, combattre avec cinq esclaves l'ennemi qui l'entourait de toute part ! Cette tête vous coûte cher, Lithuaniens ! » Soudain Arsène entend un soupir; il s'avance et reconnaît le visage ensanglanté du vieillard Orcha.

« Je te reconnais aussi dit celui-ci d'une voix mourante; je te reconnais, Arsène, malgré ton déguisement. Tu viens me voir mourir, repaître tes yeux de mon agonie. Je ne crains pas la mort, je ne regrette pas la vie, mais je regrette de mourir sans me venger; je regrette que, sur cette épine qui est tombée de ma main défaillante, il n'y ait pas une seule goutte de ton sang, à toi !... »

« Arsène. Vieillard ! tu es vengé par cet enfer que je porte dans mon âme... Regarde-moi... suis-je heureux, content ?... Vieillard, laisse-moi sauver ta fille, la soustraire à l'ennemi dont je porte le costume... Dis-moi où je puis la trouver... »

ORCHA. Soit !... hâte-toi alors; va dans

mon château... ma fille est encore là... Elle ne mange ni ne boit... Elle attend jour et nuit son amant adoré... Vite... vite... Je ne puis plus empêcher votre bonheur... »

Orcha voulut prononcer encore une parole, mais sa tête retomba sur le sol, et il expira. Arsène s'approcha de lui et le contempla quelques moments. Il pardonnait tout au vieillard, mais lui-même n'était pas pardonné... Enfin, il remonta sur son cheval et partit comme un éclair, en suivant le chemin qui conduisait au château d'Orcha. Les champs couverts de neige, les forêts sombres remplies de loup affamés, les ravins et les villages dispersés à droite et à gauche de son chemin, tout passa sous les yeux d'Arsène sans qu'il y fit attention. Enfin, il arriva dans la cour du château. Quelques enfants, effrayés à l'aspect de l'étranger, coururent se cacher. Il entre dans le château sans rencontrer personne, il traverse la longue suite de chambres désertes, arrive enfin à l'escalier tournant, le franchit comme un fou et s'arrête devant la grande porte. Elle est fermée... Depuis de longs jours la clef a cessé de tourner dans la serrure, qu'une rouille épaisse a couverte; il tire alors son poignard, brise les gonds d'une main frénetique, et s'élance dans cette chambre si chère à ses souvenirs. Toutes les fenêtres sont closes; une obscurité profonde règne dans ce réduit humide et glacé. Il appelle, il cherche. Pas de réponse... Personne... Il s'approche de la couche, mais ne peut rien distinguer dans l'obscurité. Soudain le soleil, se dégageant des nuages, éclaire la tour, un de ses rayons pénètre à travers une cavité et illumine tout... Arsène pousse un cri effroyable et bondit loin de cette couche... Qu'avait-il vu ?... Un squelette, un crâne nu et luisant, une belle chevelure collée aux ossements, et tout un monde de vers et d'insectes...

« Voilà donc ce que j'aimais ! Son âme pure et belle est loin maintenant. Comment est-elle morte ? Après quelle horrible agonie ? Dieu seul le sait... Oui, je suis criminel ! C'est ma victime, à moi ! Mais quelle expiation serait assez grande pour me faire pardonner ? La mort serait une récompense... Non ! je vivrai, pour errer sur cette terre, où elle n'est plus ! Errer sans désirs, sans pensées, sans travail, sans but... en attendant ma libératrice, la mort !... »

Ce poème est très-estimé en Russie; c'est une des perles de la littérature moscovite; le tableau est grandiose, mais que de taches et de points noirs sur la toile ! on voit que le pinceau est manié par une main vigoureuse, mais cette main ignore absolument la loi des harmonies, des nuances et des contours; il y a des parties heurtées qui jurent avec l'ensemble; on dirait une forêt vierge où des lianes et des ronces immenses s'entrelacent aux chênes gigantesques. Quoi qu'il en soit, le *Grand Dictionnaire* ne pouvait passer sous silence cette œuvre d'une littérature qui dort encore sous une épaisse écorce, et dont la sève n'attend peut-être qu'un rayon de liberté pour donner la vie à de puissants rameaux.

BOYARDO. V. BOJARDO.

BOYARIE ou BOÏARIE s. f. (bo-ia-ri). Titre, dignité du boyard.

BOYARINE s. f. (bo-ia-ri-ne). Chez les Russes, Femme noble et riche qui exerce une autorité seigneuriale sur ses terres et ses serfs.

BOYART s. m. (bo-iar). Techn. Espèce de civière à bras : Certains engins faits en forme de BOYARTS ou brouettes. (Falissy.) Partie de charpente dans une écluse de saline.

BOYAU s. m. (bo-i-o ou boi-o — du lat. *botellus*, petit boudin). Partie du canal digestif, longue, étroite, repliée sur elle-même, qui fait suite à l'estomac, reçoit les aliments au sortir de ce viscère, et rejette les excréments hors du corps : Les gros BOYAUX. Les petits BOYAUX. On tire avantage du lait, de la peau et même des BOYAUX de la brebis. (Buff.) Il fallait entendre le bruit que faisaient mes BOYAUX dans mon ventre creux; on eût dit qu'ils s'entre-mangeaient. (Le Sage.) Il faut étrangler le dernier des rois avec les BOYAUX du dernier des prêtres. (Phrase aussi atroce qu'absurde, et plus odieuse encore, car c'est une calomnie sans pudeur qui l'a attribuée à Diderot. — V. la *Quotidienne* du 7 prairial an V. — Cette phrase était une sorte de mot d'ordre pendant la Révolution. Tous les journaux royalistes de cette époque l'avaient adoptée comme devise, devise de Basile, dont il reste toujours quelque chose. Ce genre de calomnie devait être ressuscité en juin 1848 : quelques jours après l'événement, alors que la réaction s'épanouissait dans toute sa fleur, nous lûmes cette phrase horrible dans un journal du temps : « Dans la nuit du 24 au 25, on releva sur le pont Royal le corps d'un insurgé percé d'une balle à la tête. Sous sa blouse, dans la poche de sa veste, on trouva le billet suivant : « Bon pour trois dames du faubourg Saint-Germain !... » Ainsi voilà un homme qui rentre chez lui le soir; il va à son bureau, allume sa lampe, met sa tête entre ses deux mains, et se dit froidement : « Voyons, une bonne petite calomnie, bien corsée, que tout le monde lira demain dans mon journal ! et, sans sécher de honte, sa main sacrilège trace ces mots : « Bon pour trois dames du faubourg Saint-Germain. »

Ah ! afin qu'il te soit un éternel affront, Je t'imprime, Cain, ce mot infâme au front !

— Par ext. Passage ou espace long, étroit : Ce corridor est un BOYAU. Cette ruelle est un véritable BOYAU. La taupe se pratique ordinairement un BOYAU long dans les jardins. (Buff.) Au milieu de cette galerie, il établissait un BOYAU pareil à celui qu'on pratique dans les mines. (Alex. Dum.) Tout en galopant, nous traversions Weisselme, long BOYAU de maisons étranglé dans la dernière gorge des Vosges. (V. Hugo.) La Gaule cisalpine forme un BOYAU divisé dans sa longueur par la chaîne de l'Apennin. (Proudh.)

— Pop. Entre dans divers jurons : De par les BOYAUX de tous les papes, passés, présents et futurs, non ! et deux cent mille fois non ! (Th. Gaut.) BOYAUX du pape ! je ne veux pas qu'on pendre la jolie fille. (V. Hugo.) Ventre et BOYAUX ! trêve aux billevesées ! Dites-moi, Jehan du diable ! (V. Hugo.)

— Boyau gras, Troisième intestin du porc et des animaux de boucherie.

— Corde à boyau ou de boyau ou simplement boyau, Corde faite du boyau de certains animaux et servant à garnir divers instruments de musique, à monter des raquettes, des arcs, etc., etc. :

Et mangeons cependant La corde de cet arc, il faut que l'on l'ait faite De vrai boyau. LA FONTAINE.

— Loc. fam. Racler le boyau, Jouer mal d'un instrument à corde : EN RACLANT LE BOYAU, nous chantions méthodiquement notre partie, et cela suffisait. (Le Sage.) « Aimer quelqu'un comme ses boyaux, comme ses petits boyaux. L'aimer comme soi-même, l'aimer tendrement. Boyaux est ici un syn. burlesque du mot ENTRAILLES. « Avoir six aunes de boyaux vides, Etre toujours affamé, toujours prêt à manger. « Rendre tripes et boyaux, Vomir avec beaucoup d'efforts : La vilaine bête ! de quoi s'avise-t-elle de vous apporter son cœur sur ses lèvres, et de RENDRE TRIPES ET BOYAUX en votre présence ? (Mme de Sév.)

— Art mil. Ligne de contrevallation en zigzag, qui met les parallèles en communication : BOYAU de tranchée, de communication. Faire un BOYAU de communication d'une tranchée à l'autre. (Acad.) Les BOYAUX servent à lier les attaques du front de la place. (Gén. Bardin.)

— Hydraul. Conduit en cuir ou autre matière souple, adapté à une machine hydraulique : BOYAU de cuir, de toile, de caoutchouc.

— Manég. Ce cheval a du BOYAU, n'a pas de boyau, Il a beaucoup, il a peu de flanc.

— Vénér. Franc boyau, Gros boyau où passent les viandes du cerf, et que l'on met avec les menus droits.

— Fauconn. Faire boyau à l'oiseau, élargir le boyau de l'oiseau, L'engager à boire.

— Path. Descente de boyau, Hernie abdominale. « On dit maintenant simplement DESCENTE.

— Art vétér. Boyau violet, Nom d'un typhus contagieux, qui atteint les animaux domestiques dans certains pays.

— Bot. Boyau pollinique, Tube rempli d'une substance qui s'échappe de l'intérieur du grain du pollen, au moment de la fécondation. « Boyaux du diable, Nom vulgaire de la salsepareille dans les Antilles. « Boyau de chat, Sorte d'algue marine.

— Annél. Boyaux de chat, Nom vulgaire des taret et des tubipores.

— Syn. BOYAUX, entrailles, intestins. BOYAUX et intestins désignent proprement les conduits dans lesquels passent les aliments ou ce qui reste des aliments, après le travail de la digestion accompli dans l'estomac. Mais BOYAUX appartient à la langue vulgaire, et l'anatomie emploie de préférence intestins, surtout quand il s'agit de l'homme. L'homme n'ayant qu'un estomac et des intestins courts, dit Buffon, ne peut pas, comme le bœuf, qui a quatre estomacs et des BOYAUX très-longs, prendre à la fois un grand volume de cette maigre nourriture. Entrailles comprend, dans la généralité de sa signification, non-seulement les intestins proprement dits, mais encore les autres viscères, comme les poudons, le cœur, la rate; de plus, il s'emploie dans le style noble, et, au figuré, il marque les sentiments d'affection dont le cœur est regardé comme le siège.

— Encycl. Cordes à boyau. V. BOYAUDERIE.

BOYAUDERIE s. f. (bo-i-ô-de-ri ou boi-i-ô-de-ri — rad. boyaudier). Techn. Lieu où l'on prépare les boyaux de certains animaux pour les livrer à diverses industries. « Industrie ayant pour objet de préparer les boyaux pour en tirer divers produits utiles.

— Encycl. Avant que M. Labarraque eût trouvé le moyen de désinfecter les boyauderies par le chlorure de potasse ou l'hypochlorite de soude, l'atelier d'un boyaudier était un véritable foyer de putréfaction; ces établissements sont au premier rang parmi ceux que la loi déclare insalubres, et ils ne peuvent être ouverts que dans des lieux éloignés de tout centre de population.

Les boyaux du bœuf, du cheval, de l'âne, du chien et du mouton sont seuls soumis aux manipulations des boyaudiers, et ils servent surtout à préparer les boyaux soufflés, la